



**RICHARD PAUL  
EVANS**

**Une route**

roman  
traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Simon





# UNE ROUTE

## DU MÊME AUTEUR

*LE COFFRET DE NOËL*, Flammarion, 1998.

*LE MÉDAILLON*, L'Archipel, 2000.

*UNE ROUTE*, Actes Sud, 2022 ; Babel n° 1913.

### Jeunesse :

*LE CERCLE DES 17. TOME 1*, PKJ, 2014.

*LE CERCLE DES 17. TOME 2, DANS LES GRIFFES DE L'ENNEMI*, PKJ, 2015.

*LE CERCLE DES 17. TOME 3, BATAILLE NAVALE*, PKJ, 2015.

*LE CERCLE DES 17. TOME 4, À LA RECHERCHE DE JADE DRAGON*, PKJ, 2016.

*LE CERCLE DES 17. TOME 5, TORNADE DE FEU*, PKJ, 2016.

*LE CERCLE DES 17. TOME 6, LA CHUTE D'HADÈS*, PKJ, 2017.

*LE CERCLE DES 17. TOME 7, L'ULTIME ÉTINCELLE*, PKJ, 2017.

Éditeur original :

Simon & Schuster, New York

*The Broken Road* © Richard Paul Evans, 2017

*The Forgotten Road* © Richard Paul Evans, 2018

*The Road Home* © Richard Paul Evans, 2019

Cette édition est publiée en accord avec  
les agences Sterling Lord Literistic et Eliane Benisti

© ACTES SUD, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-18643-2

RICHARD PAUL EVANS

# UNE ROUTE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Simon

**BABEL**



*À Jonathan Karp.*

*À Christine Pride. Tu l'as mérité.*

*À David Welch, un père remarquable.*





## PROLOGUE

Lorsque j'ai commencé à écrire cette histoire, je croyais savoir de quoi j'allais parler. Je me trompais. Dans ma vie d'écrivain j'ai appris qu'il y avait des histoires qui, comme des réalisations architecturales, sont dessinées, construites et meublées avec soin. Et qu'il y en a d'autres qui prennent leur propre chemin, que je suis condamné à suivre comme un skieur nautique agrippé à son manche derrière le bateau.

Cette histoire appartient à la deuxième catégorie. J'avais pour projet d'écrire sur l'identité américaine, ses mutations, son effacement peut-être. La métaphore parfaite de ce changement, c'était une route, une route mourante aux multiples noms – la Will Rogers Highway, Main Street America, la Route Mère – je veux parler de la célèbre Route 66.

Voilà ce sur quoi je *pensais* écrire. Mais la route que j'ai suivie m'a emmené vers quelque chose d'autre. *Quelqu'un* d'autre, pour être plus exact. J'étais presque au bout de mon voyage lorsque j'ai rencontré un homme mort.

Mais revenons à la Route 66. Je ne serais pas le premier écrivain à se pencher sur cette route de légende. Des

centaines d'articles, peut-être même des milliers, ont été écrits sur la Route 66, et il n'est pas jusqu'aux plus grands, à l'instar de Steinbeck et Kerouac, qui n'aient apporté leur contribution.

Elle a également été célébrée en chanson et au cinéma. La série télé éponyme, *Route 66*, eut à son générique les plus grands acteurs, dont Burt Reynolds, William Shatner, Tuesday Weld, James Caan, Robert Redford et Ron Howard.

Quant à la chanson de Bobby Troup de 1946, *Get Your Kicks on Route 66*, elle a été reprise par une myriade d'interprètes, dont Nat King Cole, les Rolling Stones et Depeche Mode.

À l'apogée de sa gloire, la Route 66 était bien plus qu'une bande d'asphalte. Elle était le chemin qu'empruntaient les pionniers en route vers un monde d'opportunités, imaginaire ou non. C'était le rêve américain.

Mon voyage a débuté un vendredi après-midi, au début de l'automne. Je vivais à Chicago à l'époque, là où la route démarre. Mes recherches m'avaient appris que la route s'étendait sur près de quatre mille kilomètres, à quelques villes près, si bien qu'en quittant la maison, je prévoyais de couvrir quatre cents kilomètres en voiture chaque jour et de terminer mon périple en dix jours. Ce que j'ignorais, à ce moment-là, c'est que la Route 66 ne se livre pas si facilement ; il faut la pourchasser, la traquer, quelquefois avec la ténacité d'un détective. Il y a deux raisons à cela.

D'abord, il n'y a pas une seule Route 66. À l'époque où elle était abondamment empruntée, des portions ont été modifiées à de multiples reprises.

Ensuite, des sections entières de la route originelle sont maintenant enfouies sous de nouvelles artères, des lotissements ou des zones d'activité. Les métropoles comme Chicago, Saint Louis ou Oklahoma City se sont développées, et avec elles des centaines de nouvelles rues ont fragmenté la route, la réduisant par endroits à l'état de mosaïque. On s'y perd quelquefois. Et quelquefois c'est carrément ridicule. À Albuquerque, Nouveau-Mexique, croyez-le si vous voulez, mais la route se croise elle-même et vous pouvez vous tenir au coin de la Route 66 et de la Route 66.

Même là où la route n'a pas eu à subir le développement urbain, dans des endroits isolés où plus personne ne va, la route a succombé, laissant la nature reprendre le dessus, et la végétation croît dans les fissures de l'asphalte.

La Route 66 traverse huit États – l'Illinois, le Missouri, le Kansas, l'Oklahoma, le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Californie – et chacun d'entre eux l'entretient (ou non) à sa façon. La couleur de la signalisation varie – bleue, marron, noire, blanche – et par endroits, certains États, fatigués de devoir constamment remplacer les panneaux subtilisés par des collectionneurs nostalgiques, se sont résolus à peindre le blason de la Route 66 directement sur l'asphalte.

Il m'a fallu deux semaines pour atteindre Needles, une ville située sur la frontière orientale de la Californie, à l'orée du désert Mojave – quatre jours de plus que ce que j'avais prévu pour le périple entier. À ce stade je ne me souciais plus des rigueurs du voyage. J'avais développé une forme d'affection pour la route, comme un photographe naturaliste traquant les derniers spécimens d'une

espèce en voie de disparition. Mais je savais aussi que je touchais au but de mon voyage et que je n'avais toujours pas trouvé l'histoire que j'allais raconter.

Needles fut la première ville californienne que rencontrèrent les travailleurs agricoles qui fuyaient la famine du Dust Bowl\* pour le supposé paradis californien. C'est en partie là que se situe l'action des *Raisins de la colère*.

Situé sur la bordure occidentale du désert Mojave, Needles, comme un peu plus au nord-ouest la vallée de la Mort, fait partie de ces endroits où s'établissent les records de température du pays. Certains jours, il y fait plus de cinquante degrés.

Je suppose que c'est pour ça que j'ai remarqué l'homme qui devait devenir mon histoire. La première fois que je l'ai vu, il était assis, seul, dans un des box du fameux Wagon Wheel Restaurant. À en juger par le gros paquetage couvert de poussière posé à côté de lui, il devait traverser cet enfer à pied. Il avait la peau sombre, sans que je puisse discerner à quelle ethnie il appartenait. Très bronzé, les cheveux ébouriffés et le visage pas rasé, mais beau en dépit de ça. Ou peut-être à cause de ça.

Ses vêtements étaient trempés de sueur. Le liquide salé avait tracé des myriades de lignes sur son maillot de corps, sous ses bras mais aussi sur sa poitrine et son ventre sculpté. Ce jour-là la température atteignait 48 °C,

\* Le "bassin de poussière", nom donné à une région à cheval sur l'Oklahoma, le Kansas et le Texas, touchée dans les années 1930 par la sécheresse et une série de tempêtes de poussière qui provoquèrent une véritable catastrophe agricole. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

assez pour mettre à rude épreuve la climatisation de ma voiture de location. Par curiosité, j'avais abaissé ma vitre juste avant d'arriver à Needles. J'ai eu l'impression de traverser un four à convection. J'avais du mal à imaginer comment on pouvait marcher par cette chaleur en portant quoi que ce soit. À part de l'eau.

Le Wagon Wheel Restaurant arborait une façade à l'ancienne, type Far West. À l'intérieur, derrière une boutique de souvenirs remplie de toute sorte d'objets à la gloire de la Route 66 (panneaux, horloges, sous-bocks, stylos, etc.), s'étendait une grande salle de restaurant, éclairée par des plafonniers en forme de roues de train ornés d'appliques en verre ambré.

La serveuse qui s'occupait de moi, une femme blonde au mascara épais, m'a conduit à un box sous un poster de Marilyn Monroe – la célèbre photo de la robe qui se soulève au-dessus d'une bouche d'aération dans *Sept ans de réflexion*.

Le restaurant était pour ainsi dire vide. À part la serveuse (et Marilyn Monroe), il n'y avait que le randonneur, qui était en train de nettoyer méticuleusement sa table avec une lingette antiseptique. Avec sa transpiration et son attirail croûté de poussière, il ne ressemblait pas à un germophobe.

Quand ma serveuse est revenue, j'ai commandé une limonade, du poulet frit et un bol de soupe de haricots blancs et jambon, j'ai sorti mon carnet et j'ai commencé à noter ce qui m'entourait.

La serveuse a apporté ma limonade et est retournée dans la cuisine. J'ai jeté un coup d'œil furtif à l'homme.

Il avait fini de frotter sa table et avait disposé ses couverts selon une symétrie parfaite. Il lisait un livre.

Tout chez lui semblait déplacé. Il y avait dans son maintien une tenue qui ne cadrerait pas avec ses vêtements ni avec sa situation. Une autre chose a retenu mon attention : son visage m'était familier.

Brusquement il a levé les yeux de son livre et nos regards se sont croisés. Il m'a fait un signe de la tête. J'étais gêné qu'il m'ait surpris en train de le dévisager.

“Il fait chaud, hein ? ai-je demandé.

— Oui.” Il est retourné à son livre.

J'ai répondu à quelques textos tout en finissant ma limonade. Quand la serveuse est venue remplir mon verre, je lui ai demandé où étaient les toilettes.

“Là-bas”, m'a-t-elle indiqué en pointant vers le fond de la salle.

À mon retour, l'homme avait une assiette devant lui — une côte de bœuf, de la purée et de la sauce. Il a levé les yeux vers moi et m'a demandé : “Vous ne seriez pas de Chicago ?”

Je l'ai regardé avec surprise. Sa voix, son intonation étaient plus douces que je ne m'y attendais. “Comment avez-vous deviné ?

— Votre accent. Je dirais que vous venez de l'Upper East Side.

— Oui, Lakeshore East. Vous êtes de Chicago vous aussi ?

— Oui.

— Quel coin ?

— Oak Park.”

Sa réponse me surprit. Comme tout le reste chez lui, son lieu d'origine ne cadrerait pas. Oak Park est une petite

ville huppée de la périphérie de Chicago. Je m'étais toujours dit qu'il devait y avoir quelque chose de spécial dans l'eau qui coulait là-bas, vu le nombre de personnalités – parfois tristement célèbres – que la ville avait vues naître : les écrivains Ernest Hemingway et Edgar Rice Burroughs, l'architecte Frank Lloyd Wright, dans le monde des affaires Ray Kroc, le fondateur de McDonald's, des stars de la télé et de la radio, mais aussi des criminels notoires comme les parrains de la mafia Joseph Aiuppa et Sam Giancana.

“C'est un chouette coin.” Voyant qu'il ne répondait rien, j'ajoutai : “Vous avez fait du chemin depuis Oak Park.”

Un étrange sourire se dessina sur ses lèvres et il me fit cette réponse énigmatique : “Plus encore que vous ne croyez.

— Ce n'est pas très raisonnable de marcher par cette chaleur.”

Il but une gorgée d'eau et dit : “Je n'ai pas trouvé le bouton du thermostat.

— Des gens s'arrêtent pour vous prendre en stop ?”

Il secoua la tête. “Je ne cherche pas à faire du stop. J'accepte de l'eau, quelquefois, mais jamais de stop.

— C'est un peu dangereux, non ?

— La vie *est* dangereuse.”

Une fois encore, son visage me sembla étrangement familier. “D'où êtes-vous parti ?

— Du début.

— Le début de quoi ?

— De la Route 66.

— Vous marchez depuis Chicago ?

— J’ai démarré sur Jackson Street, au niveau du Haricot.”

Le “Haricot” faisait référence au *Cloud Gate*, une sculpture installée dans le Millennium Park, dans le centre de Chicago. C’était de là que j’étais parti, moi aussi. “Vous avez marché tout du long ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

— En voilà une bonne question, dit-il en éludant. Et vous ? Qu’est-ce qui vous amène à Needles ?

— J’écris un livre sur la Route 66. Je suis romancier.

— Et ça raconte quoi ?

— Je pensais que ce serait un roman nostalgique, sur les mutations de l’Amérique, quelque part entre *Voyage avec Charley\** et Garrison Keillor\*\*. Mais je ne suis plus très sûr de savoir où je vais.” Je le regardais, toujours aussi intrigué. “C’est quoi, votre histoire à vous ? Qu’est-ce qui pousse un homme à marcher quatre mille kilomètres ?

— À votre avis ?”

J’hésitai à répondre : “Honnêtement, au début je me suis dit que vous deviez être un peu *cinglé*.”

Il se mit à rire. “Vous ne seriez pas le premier à le penser.

— Mais puisque manifestement vous ne l’êtes pas, j’imagine que vous devez fuir quelque chose.

— Vous chauffez, répondit-il. C’est quoi votre nom ?

\* Récit du voyage que fit Steinbeck à travers les États-Unis avec son chien Charley (Actes Sud, “Babel”, 1987).

\*\* Chroniqueur doux-amer des petites villes américaines, auteur notamment de *Cette petite ville oubliée par le temps* (Ramsay, 1987).



— Richard.

— Richard comment ?

— Richard Paul Evans, c'est mon nom de plume.

— J'ai entendu parler de vous. Vous écrivez des livres de Noël.

— Entre autres. Mon premier roman en était un.

— C'est quoi votre genre ?

— Mes éditeurs eux-mêmes ont du mal à me ranger dans une catégorie. J'ai vu mes livres aux rayons littérature, inspiration, romance, religion... Et vous, vous vous appelez comment ?

— Charles." Il hésita un instant, puis ajouta : "Charles James.

— Vous partagez votre nom avec quelqu'un de célèbre.

— Quelqu'un que je devrais connaître ?

— J'espère pour vous que non.

— Pourquoi ça ?

— C'était un bonimenteur. Il a gagné des millions en vendant à des gens crédules des arnaques censées vous enrichir du jour au lendemain. Il a été tué dans ce crash d'O'Hare\* l'année dernière. Le vol 227." Tout à coup je me suis rappelé que l'article mentionnait sa ville d'origine. "Il habitait Oak Park lui aussi. Vous avez dû le connaître ?

— C'est ce que je croyais", lâcha-t-il sans sourciller.

Pendant un moment nous nous sommes regardés sans rien dire. Et tout d'un coup, derrière la peau brûlée par le soleil, la barbe et les cheveux longs, j'ai reconnu mon interlocuteur. Je crois qu'il s'est aperçu que j'avais

\* Aéroport international de Chicago.

compris, parce qu'un léger sourire s'est dessiné sur ses lèvres. "Oui ?

— Vous êtes censé être mort.

— Charles James est bel et bien mort."

Je le fixai un long moment. "Racontez-moi votre histoire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai envie de la partager ?" Il reprit une gorgée d'eau et retourna à son repas comme s'il en avait terminé avec moi.

Je le regardai une minute, puis je lui dis : "Je crois que vous en avez envie.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous m'avez bien dit votre nom, non ?"

Il releva les yeux de son assiette et son sourire revint. "J'y ai songé. J'ai même commencé à écrire mon histoire. Je ne suis pas novice en écriture, j'ai publié trois livres. L'un d'eux a même été dans la liste des best-sellers du *New York Times* pendant quelques semaines.

— Je m'en souviens. Quelque chose comme *Devenir millionnaire*.

— Réveillez le millionnaire en vous, corrigea-t-il.

— Voilà. Donc vous êtes écrivain, comme moi.

— Pas tout à fait comme vous. Il y a une grosse différence entre nous. J'écris de la non-fiction, vous de la fiction. J'écris des vérités qui racontent des histoires. Vous écrivez des histoires qui racontent des vérités."

Je souris. "Vous avez commencé à écrire votre livre ?

— Deux fois. Mais ça n'allait pas. Je crois que je suis trop près de l'arbre pour voir la forêt. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement.

— Il faut une certaine... sensibilité pour écrire une romance. Et au fond, c'est bien de ça dont il s'agit. Je n'en avais pas conscience quand j'ai commencé, mais aujourd'hui oui.

— Il y a un cœur brisé derrière la plupart des voyages. De Beowulf à Ulysse.”

Il me considéra un moment puis dit : “Alors comme ça, vous pensez être le genre d'écrivain capable de raconter mon histoire ?

— Peut-être. Si ce n'était pas le cas, on le saurait rapidement.”

Il secoua la tête. “Comme je vous ai dit, j'y ai longuement réfléchi. Si je me livrais à vous, ce serait à certaines conditions. Et je crois que vous ne les aimerez pas.

— Dites toujours.

— D'accord. Premièrement, personne ne doit voir le livre ni même savoir que je suis encore en vie tant que je ne vous le dis pas. Ça peut être un mois ; ça peut être dix ans. L'histoire n'est pas encore finie, et je ne suis pas sûr de savoir comment elle va se terminer. Si quelqu'un l'apprenait, ça pourrait tout ruiner.

— Je comprends.”

Il parut un peu surpris. Il devait penser que son calendrier suffirait à me décourager. Il se trompait. Certaines histoires valent la peine d'attendre.

“Deuxièmement, vous écrivez l'histoire comme si c'était moi qui la racontais. À la première personne.”

J'acquiesçai. “Je préfère écrire à la première personne.

— Troisièmement, vous m'accordez le bénéfice du doute.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se pourrait que vous ne croyiez pas ce que je vous raconterai. À vrai dire, je suis à peu près sûr que ce sera le cas. Ça ne fait rien. Tant que vous croyez que, moi, je crois à ce que je raconte.

— Je crois que je peux faire ça.

— Et pour finir, vous racontez *toute* l'histoire. Y compris la mienne. Vous ne pouvez pas comprendre la fin si vous ne connaissez pas le début. Faites-moi confiance, c'est pour votre bien que je dis ça. Il n'y a rien de mieux pour plomber une histoire qu'un personnage antipathique, et c'est ce que je suis. Ce que j'étais, tout du moins. Et que je suis peut-être encore.

— Et si j'accepte vos termes ?

— Alors venez vous asseoir ici et laissez-moi vous commander une autre limonade.”

Nous avons discuté pendant près de quatre heures. C'est surtout lui qui a parlé, à la vérité. Je posais une question de temps à autre, pour clarifier tel ou tel point, mais un bon écrivain doit savoir quand il faut se taire et écouter. Nous avons dîné là. La nuit était déjà tombée quand j'ai conduit feu Charles James jusqu'à un petit Best Western dans le centre de Needles.

“Comment je fais pour entrer en contact avec vous ? lui ai-je demandé.

— Donnez-moi un papier.” Je lui ai tendu mon carnet, et il a inscrit une adresse mail. “C'est mon adresse. Si vous m'écrivez, je le verrai.

— Merci.”

Il sourit. “Vous me remercierez quand le livre sera sorti.”

Nous avons reparlé à de nombreuses reprises par la suite. Plus de cinquante en tout. Ce qui m'a particulièrement aidé, c'est qu'il était un diariste acharné et qu'il avait consigné toute son aventure. Au final, je n'aurai eu à attendre qu'un peu plus de trois ans avant de publier cette histoire.

Ce qui suit est l'histoire de Charles James racontée avec ses propres mots. À première vue, c'est l'histoire d'un homme qui a tourné le dos à une carrière réussie et à la fortune. Mais en réalité c'est bien plus que cela. C'est l'histoire d'un homme en quête de rédemption et de ce qu'il ferait s'il pouvait tout recommencer.

## UNE ROUTE

Charles James a fait fortune en vendant très cher à des proies faciles les recettes du succès en affaires aux quatre coins des États-Unis. Parti de rien, il a coché toutes les cases de la réussite. Pourtant un mystérieux cauchemar ne cesse de le hanter : il marche seul sur une route cernée par les flammes, dans un décor d'apocalypse.

Lorsqu'il apprend qu'un de ses clients, ruiné, s'est suicidé, il remet peu à peu tout en question : ses choix, ses relations, son avenir même. C'est alors qu'un miraculeux coup du sort lui offre une chance de repartir de zéro. Une nouvelle route s'ouvre à lui, celle de la rédemption. Mais osera-t-il tout abandonner pour la suivre ?

*Richard Paul Evans est né en 1961 à Salt Lake City. Il a connu un succès international avec son Coffret de Noël (Flammarion, 1998). Traduit dans le monde entier, il est aussi célèbre en France pour sa série jeunesse, Le Cercle des 17 (PKJ).*

Photographie de couverture : © Atharva Tulsi / Unsplash

**BABEL**

ISBN 978-2-330-18643-2  
Dép. lég. : janvier 2024 (France)  
**10,90 € TTC France**  
[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)

